

LUCILE. Soit; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE. Oui, oui, n'en parlons plus;

Et, pour trancher ici tous propos superflus,  
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine  
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,  
Je ne veux rien garder qui puisse retracer  
Ce que de mon esprit il me faut effacer.  
Voici votre portrait : il présente à la vue  
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue;  
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,  
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ. Bon.

LUCILE. Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,

Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE. Fort bien.

ÉRASTE. Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE. Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE (lit). « Vous m'aimez d'un amour extrême,

« Érase, et de mon cœur voulez être éclairci;

« Si je n'aime Érase de même,

« Au moins aimé-je fort qu'Érase m'aime ainsi. »

LUCILE. »

Vous m'assuriez par là d'agrèer mon service;  
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE (lit) « J'ignore le destin de mon amour ardente,

« Et jusqu'à quand je souffrirai,

« Mais je sais, ô beauté charmante,

« Que toujours je vous aimerai. »

ÉRASTE. »

Voilà qui m'assurait à jamais de vos feux :

Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(Elle le déchire lettre.)

GROS-RENÉ. Poussiez.

ÉRASTE. Elle est de vous. Suffit, même fortune.

MARINETTE (à Lucile). Ferme.

LUCILE. J'aurais regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ (à Érase). N'ayez pas le dernier.

MARINETTE (à Lucile). Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE. Enfin voilà le reste.

ÉRASTE. Et, grâce au ciel, c'est tout.

Je sois exterminé si je ne tiens parole!

LUCILE. Me confonde le ciel si la mienne est frivole!

ÉRASTE. Adieu donc.

LUCILE. Adieu donc.

MARINETTE (à Lucile). Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ (à Érase). Vous triompez.

MARINETTE (à Lucile). Allons, ôtez-vous de ses yeux

GROS-RENÉ (à Érase). Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE (à Lucile). Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ (à Érase). Que faut-il davantage?

ÉRASTE. Ah! Lucile, Lucile! un cœur comme le mien

Se fera regretter; et je le sais fort bien.

LUCILE. Érase, Érase! un cœur fait comme est fait le vôtre

Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE. Non, non : cherchez partout, vous n'en aurez jamais

De si passionné pour vous, je vous promets.

Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;

J'aurais tort d'en former encore quelque envie.

Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger;

Vous avez voulu rompre : il n'y faut plus songer.

Mais personne après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,

N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE. Quand on aime les gens on les traite autrement;

On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE. Quand on aime les gens on peut de jalousie

Sur beaucoup d'apparence avoir l'âme saisie :

Mais alors qu'on les aime on ne peut en effet

Se résoudre à les perdre; et vous, vous l'avez fait.

LUCILE. La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE. On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE. Non, votre cœur, Érase, était mal enflammé.

ÉRASTE. Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE. Eh! je crois que cela faiblement vous soucie.

Peut-être en serait-il beaucoup mieux pour ma vie,

Si je... Mais laissons-là ces discours superflus :

Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE. Pourquoi?

LUCILE. Par la raison que nous rompons ensemble,

Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE. Nous rompons?

LUCILE. Qui vraiment; quoi! n'en est-ce pas fait?

ÉRASTE. Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?

LUCILE. Comme vous.

ÉRASTE. Comme moi?

LUCILE. Sans doute. C'est faiblesse

De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE. Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE. Moi? point du tout; c'est vous qui l'avez résolu.

ÉRASTE. Moi? je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE. Point; vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE. Mais si mon cœur encor revoulait sa prison,

Si, tout fâché qu'il est, il demandait pardon?...

LUCILE. Non, non, n'en faites rien; ma faiblesse est trop grande,

J'aurais peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE. Ah! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,

Ni moi sur cette peur trop tôt le demander.

Consentez-y, madame : une flamme si belle

Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.

Je le demande enfin, me l'accorderez-vous

Ce pardon obligeant?

LUCILE. Remenez-moi chez nous.

#### SCÈNE IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE. Oh! la lâche personne!

GROS-RENÉ. Ah! le faible courage!

MARINETTE. J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ. J'en suis gonflé de rage.

Ne t' imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE. Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ. Viens, viens froter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE. Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire

A ma sottise maîtresse. Ardez le beau museau,

Pour nous donner envie encore de sa peau!

Moi, j'aurais de l'amour pour ta chienne de face?

Moi, je te chercherais? Ma foi, l'on t'en fricasse,

Des filles comme nous.

GROS-RENÉ. Oui! tu le prends par là?

Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà

Ton beau galant de neige avec ta nonpareille;

Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE. Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,

Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,

Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ. Tiens encor ton couteau : la pièce est riche et rare;

Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE. Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ. J'oubliais d'avant-hier ton morceau de fromage;

Tiens, je voudrais pouvoir rejeter le potage

Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE. Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi;

Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ. Et des diennes tu sais ce que j'en saurai faire.

MARINETTE. Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ. Pour couper tout chemin à nous rapatrier,

Il faut rompre la paille. Une paille rompue

Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.

Ne fais point les doux yeux; je veux être fâché.

MARINETTE. Ne me loigne point, toi; j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ. Romps; voilà le moyen de ne s'en plus dédire;

Romps. Tu ris, bonne bête!

MARINETTE. Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ. La peste soit ton ris! voilà tout mon courroux

Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous

Où ne romprons-nous pas?

MARINETTE. Vois.

GROS-RENÉ. Vois, toi.

MARINETTE. Vois, toi-même.

GROS-RENÉ. Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE. Moi? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ. Ce que tu voudras, toi;

Dis.

MARINETTE. Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ. Ni moi non plus.

MARINETTE. Ni moi.

GROS-RENÉ. Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace.

Touche, je te pardonne.

MARINETTE. Et moi, je te fais grâce

GROS-RENÉ. Mon Dieu! qu'à tes appas je suis acoquiné!

MARINETTE. Que Marinette est sotte après son Gros-René.

### ACTE CINQUIÈME.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

« Dès que l'obscurité régnera dans la ville,  
Je me veux introduire au logis de Lucile :  
Va vite de ce pas préparer pour tantôt  
Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut. »  
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre :  
Va vite chercher un licou pour te pendre.



Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre.

Venez ça, mon patron, car, dans l'étonnement  
Où m'a jeté d'abord un tel commandement,  
Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre;

Mais je vous veux ici parler, et vous confondre :  
Défendez-vous donc bien; et raisonnons sans bruit.  
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit  
Lucile? « Oui, Mascarille. » Et que pensez-vous faire?  
« Une action d'amant qui veut se satisfaire. »  
Une action d'un homme à fort petit cerveau,  
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.  
« Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle :  
Lucile est irritée. » Eh bien! tant pis pour elle.  
« Mais l'amour veut que j'aie à apaiser son esprit. »  
Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit :  
Nous garantirait-il, cet amour, je vous prie,  
D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie?  
« Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal? »  
Oui, vraiment, je le pense, et surtout ce rival.  
« Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,  
Nous irons bien armés; et, si quelqu'un nous gronde,  
Nous nous chamaillerons. » Oui! voilà justement  
Ce que votre valet ne prétend nullement.  
Moi, chamailler! Bon Dieu! suis-je un Roland, mon maître,  
Ou quelque Ferragus? C'est fort mal me connaître.  
Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher,  
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer  
Dans le corps pour vous mettre un humain dans la bière,  
Je suis scandalisé d'une étrange manière.  
« Mais tu seras armé de pied en cap. » Tant pis :  
J'en serai moins léger à gagner le taillis;  
Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe,  
Où ne puisse glisser une vilaine pointe.  
« Oh! tu seras ainsi tenu pour un poltron. »  
Soit, pourvu que toujours je branle le menton.  
A table comblez-moi, si vous voulez, pour quatre;  
Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre.  
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,  
Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.  
Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure;  
Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

#### SCÈNE II.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE. Je n'ai jamais connu de jour plus ennuyeux :  
Le soleil semble s'être oublié dans les cieux;  
Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière  
Je vois rester encore une telle carrière,  
Que je crois que jamais il ne l'achèvera,  
Et que de sa lenteur mon âme enragera.

MASCARILLE. Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre

Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre...

Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts...

VALÈRE. Ne me fais point ici de contes superflus.

Quand j'y devrais trouver cent embûches mortelles,

Je sens de son courroux des gênes trop cruelles;

Et je veux l'adoucir ou terminer mou sort.

C'est un point résolu.

MASCARILLE. J'approuve ce transport.

Mais le mal est, monsieur, qu'il faudra s'introduire

En cachette.

VALÈRE. Fort bien.

MASCARILLE. Et j'ai peur de vous nuire.

VALÈRE. Et comment?

MASCARILLE. Une toux me tourmente à mourir,

Dont le bruit importun vous fera découvrir.

(Il toussa.)

De moment en moment... Vous voyez le supplice.

VALÈRE. Ce mal te passera, prends du jus de réglisse.

MASCARILLE. Je ne crois pas, monsieur, qu'il se veuille passer.

Je serais ravi, moi, de ne vous point laisser;

Mais j'aurais un regret mortel si j'étais cause

Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

## SCÈNE III.

VALÈRE, LA RAPIÈRE, MASCARILLE.

LA RAPIÈRE. Monsieur, de bonne part je viens d'être informé  
Qu'Eraste est contre vous fortement animé ;  
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille  
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MASCARILLE. Moi ? je ne suis pour rien dans tout cet embarras.  
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras ?  
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,  
De la virginité des filles de la ville ?  
Sur la tentation ai-je quelque crédit ?  
Et puis-je mais, châtié, si le cœur leur en dit ?

VALÈRE. Oh ! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent ;  
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,  
Eraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIÈRE. S'il vous faisait besoin, mon bras est tout à vous.  
Vous savez de tout temps que je suis un bon frère.

VALÈRE. Je vous suis obligé, monsieur de la Rapière.

LA RAPIÈRE. J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,  
Qui contre tout venant sont gens à dégainer,  
Et sur qui vous pourriez prendre toute assurance.

MASCARILLE. Acceptez-les, monsieur.

VALÈRE. C'est trop de complaisance.

LA RAPIÈRE. Le petit Gille encore eût pu nous assister,  
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.  
Monsieur, le grand dommage ! et l'homme de service !  
Vous avez su le tour que lui fit la justice :  
Il mourut en César ; et, lui cassant les os,  
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALÈRE. Monsieur de la Rapière, un homme de la sorte  
Doit être regretté. Mais, quant à votre escorte,  
Je vous rends grâces.

LA RAPIÈRE. Soit ; mais soyez averti  
Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti.

VALÈRE. Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,  
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,  
Et par toute la ville aller présentement,  
Sans être accompagné que de lui seulement.

## SCÈNE IV.

VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Quoi ! monsieur, vous voulez tenter Dieu ? Quelle audace !  
Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous menace :  
Combien de tous côtés...

VALÈRE. Que regardes-tu là ?

MASCARILLE. C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.  
Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,  
Ne nous obstinons plus à rester dans la rue ?  
Allons nous renfermer.

VALÈRE. Nous renfermer ! faquin,  
Tu m'oses proposer un acte de coquin !  
Sus, sans plus de discours résous-toi de me suivre.

MASCARILLE. Eh ! monsieur mon cher maître, il est si doux de vivre !  
On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si longtemps !...

VALÈRE. Je m'en vais l'assommer de coups, si je l'entends.  
Ascagne vient ici ; laissons-le : il faut attendre  
Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.  
Cependant avec moi viens prendre à la maison  
Pour nous froter...

MASCARILLE. Je n'ai nulle démangeaison.  
Que maudit soit l'amour ! et les filles maudites  
Qui veulent en tâter, puis font les chattemites !

## SCÈNE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE. Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvé-je point ?  
De grâce, contez-moi bien tout de point en point.

FROSINE. Vous en saurez assez le détail, laissez faire :  
Ces sortes d'incidents ne sont, pour l'ordinaire,  
Que redits trop de fois de moment en moment.  
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament  
Qui voulait un garçon pour tenir sa promesse,  
De la femme d'Albert la dernière grossesse  
N'accoucha que de vous ; et que lui, dessous main,  
Ayant depuis longtemps concerté son dessein,  
Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière,  
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère ;  
La mort ayant ravi ce petit innocent  
Quelque dix mois après, Albert étant absent,  
La crainte d'un époux et l'amour maternelle  
Firent l'événement d'une ruse nouvelle.  
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,  
Vous devintes celui qui tenait votre rang ;  
Et la mort de ce fils mis dans votre famille  
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.  
Voilà de votre sort un mystère éclairci,  
Que votre feinte mère a caché jusqu'ici ;  
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres  
Par qui ses intérêts n'étaient pas tous les vôtres.  
Enfin cette visite, où j'espérais si peu,  
Plus qu'on ne pouvait croire a servi votre feu.  
Cette Ignès vous relâche ; et, par votre autre affaire  
L'éclat de son secret devenu nécessaire,  
Nous en avons nous deux votre père informé.  
Un billet de sa femme a le tout confirmé :  
Et, poussant plus avant encore notre pointe,  
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,  
Aux intérêts d'Albert, de Polidore après,  
Nous avons ajusté si bien les intérêts,  
Si doucement à lui déployé ces mystères,  
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires ;  
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment  
Son esprit pas à pas à l'accommodement,  
Qu'autant que votre père il montre de tendresse  
A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASCAGNE. Ah ! Frosine, la joie où vous m'acheminiez !...  
Eh ! que ne dois-je point à vos soins fortunés !

FROSINE. Au reste, le bonhomme est en humeur de rire,  
Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

## SCÈNE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE. Approchez-vous, ma fille, un tel nom m'est permis,  
Et j'ai su le secret que cachaient ces habits.  
Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,  
Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse,  
Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux  
Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.  
Vous valez tout un monde, et c'est moi qui l'assure.  
Mais le voici ; prenons plaisir de l'aventure.  
Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE. Vous obéir sera mon premier compliment.

## SCÈNE VII.

POLIDORE, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE (à Valère). Les disgrâces souvent sont du ciel révélées.  
J'ai songé cette nuit de perles défilées,

## SCÈNE IX.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE, ÉRASTE, VALÈRE, FROSINE,  
MARINETTE, GROS-RENÉ, MASCARILLE.

Et d'œufs cassés, monsieur : un tel songe m'abat.

VALÈRE. Chien de poltron !

POLIDORE. Valère, il s'apprête un combat  
Où toute ta valeur te sera nécessaire :  
Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

MASCARILLE. Et personne, monsieur, qui se ventille bouger  
Pour retenir des gens qui se vont égorger ?  
Pour moi, je le veux bien ; mais au moins s'il arrive  
Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,  
Ne m'en accusez point.

POLIDORE. Non, non : en cet endroit,  
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE. Père dénaturé !

VALÈRE. Ce sentiment, mon père,  
Est d'un homme de cœur, et je vous en révère.  
J'ai dû vous offenser, et je suis criminel  
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel :  
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,  
La nature toujours se montre la plus forte ;  
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir  
Que le transport d'Eraste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE. On me faisait tantôt redouter sa menace :  
Mais les choses depuis ont bien changé de face ;  
Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort  
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE. Point de moyen d'accord ?

VALÈRE. Moi, le fuir ! Dieu m'en garde ! Et qui donc pourrait-ce être ?

POLIDORE. Ascagne !

POLIDORE. Oui, tu le vas voir paraître.  
VALÈRE. Lui, qui de me servir m'avait donné sa foi !

POLIDORE. Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi,  
Et qui veut, dans le temps où l'honneur vous appelle,  
Qu'un combat seul à seul vide votre querelle.

MASCARILLE. C'est un brave homme ; il sait que les cœurs généreux  
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE. Enfin, d'une imposture ils te rendent coupable,  
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable :  
Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord  
Que tu satisfèrais Ascagne sur ce tort,  
Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles remises,  
Dans les formalités en pareil cas requises.

VALÈRE. Et Lucile, mon père, a d'un cœur endurci... ?

POLIDORE. Lucile épouse Eraste, et te condamne aussi,  
Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,  
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALÈRE. Ah ! c'est une impudence à me mettre en fureur.  
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur !

## SCÈNE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ÉRASTE, VALÈRE, MASCARILLE.

ALBERT. Eh bien ! les combattants ? on amène le nôtre.  
Avez-vous disposé le courage du vôtre ?

VALÈRE. Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer ;  
Et si j'ai pu trouver sujet de balancer,  
Un reste de respect en pouvait être cause,  
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.  
Mais c'est trop me pousser ; ce respect est à bout ;  
A toute extrémité mon esprit se résout :  
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange  
Dont il faut hautement que mon amour se venge.

(A Lucile.) Non pas que cet amour prétende encore à vous ;  
Tout son feu se résout en ardeur de courroux ;  
Et quand j'aurai rendu votre honte publique,  
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.  
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux ;  
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux :  
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,  
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE. Un semblable discours me pourrait affliger,  
Si je n'avais en main qui m'en saura venger.  
Voici venir Ascagne : il aura l'avantage  
De vous faire changer bien vite de langage,  
Et sans beaucoup d'effort.

VALÈRE. Il ne le fera pas,  
Quand il joindrait au sien encor vingt autres bras.  
Je le plains de défendre une sœur criminelle :  
Mais puisque son erreur me veut faire querelle,  
Nous le satisfèrons, et vous, mon brave, aussi.

ÉRASTE. Je prenais intérêt tantôt à tout ceci :  
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,  
Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

VALÈRE. C'est bien fait ; la prudence est toujours de saison.  
Mais...

ÉRASTE. Il saura pour tous vous mettre à la raison.

VALÈRE. Lui ?

POLIDORE. Ne t'y trompe pas, tu ne sais pas encore  
Quel étrange garçon est Ascagne.

ALBERT. Il l'ignore ;  
Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.

VALÈRE. Sus donc, que maintenant il me le fasse voir.  
MARINETTE. Aux yeux de tous ?

GROS-RENÉ. Cela ne serait pas honnête.

VALÈRE. Se moque-t-on de moi ? Je casserai la tête  
A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASCAGNE. Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait ;  
Et, dans cette aventure où chacun m'intéresse,  
Vous allez voir plutôt éclater ma faiblesse,  
Connaitre que le ciel, qui dispose de nous,  
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,  
Et qu'il vous réservait pour victoire facile  
De finir le destin du frère de Lucile.

Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,  
Ascagne va par vous recevoir le trépas.  
Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire  
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,  
En vous donnant pour femme, en présence de tous,  
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALÈRE. Non, quand toute la terre, après sa perfidie  
Et les traits effrontés...

ASCAGNE. Ah ! souffrez que je die,  
Valère, que le cœur qui vous est engagé  
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé :  
Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême,  
Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

POLIDORE. Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,  
Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur ;  
Celle à qui par serment ton âme est attachée  
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée :  
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,  
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens ;  
Et depuis peu l'amour en a su faire un autre  
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.  
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux ;  
Je te fais maintenant un discours sérieux.  
Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,  
La nuit reçut ta foi sous le nom de Lucile ;  
Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenait pas,  
A semé parmi vous un si grand embarras.  
Mais puisque Ascagne ici fait place à Dorothée,  
Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,  
Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT. Et c'est là justement ce combat singulier  
Qui devait envers nous réparer votre offense,  
Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

POLIDORE. Un tel événement rend tes esprits confus :  
Mais en vain tu voudrais balancer là-dessus.

VALÈRE. Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre ;  
Et si cette aventure a lieu de me surprendre,  
La surprise me flatte ; et je me sens saisir  
De merveille à la fois, d'amour et de plaisir :  
Se peut-il que ces yeux ?...

ALBERT. Cet habit, cher Valère,  
Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.  
Allons lui faire en prendre un autre ; et cependant  
Vous saurez le détail de tout cet incident.

VALÈRE. Vous, Lucile, pardon si mon âme abusée...  
LUCILE. L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT. Allons, ce compliment se fera bien chez nous,

Et nous aurons loisir de nous en faire tous.  
**ÉRASTE.** Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,  
 Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.  
 Voilà bien à tous deux notre amour couronné;  
 Mais, de son Mascarille et de mon Gros-René,  
 Par qui doit Marinette être ici possédée,  
 Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.  
**MASCARILLE.** Nenni, nenni; mon sang dans mon corps sied trop bien.  
 Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.  
 De l'humeur que je sais la chère Marinette,  
 L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurlette.  
**MARINETTE.** Et tu crois que de toi je ferai mon galant?  
 Un mari passe encor, tel qu'il est on le prend;  
 On n'y va pas chercher tant de cérémonie:  
 Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.  
**GROS-RÉNÉ.** Ecoute; quand l'hymen aura joint nos deux peaux,

Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.  
**MASCARILLE.** Tu crois te marier pour toi tout seul, compère?  
**GROS-RÉNÉ.** Bien entendu: je veux une femme sévère,  
 Ou je ferai beau bruit.  
**MASCARILLE.** Eh! mon Dieu! tu feras  
 Comme les autres font, et tu l'adouciras.  
 Ces gens avant l'hymen si fâcheux et critiques,  
 Dégénèrent souvent en maris pacifiques.  
**MARINETTE.** Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi;  
 Les douceurs ne feront que blanchir contre moi,  
 Et je te dirai tout.  
**MASCARILLE.** Oh! la fine pratique!  
 Un mari confidant!  
**MARINETTE.** Taisez-vous, as de pique.  
**ALBERT.** Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous  
 Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN DU DÉPIT AMOUREUX.



Vous m'assuriez par là d'agréer mon service,  
 C'est une fausseté digne de ce supplice.

ACTE IV, SCÈNE III.



# L'ÉCOLE DES MARIS

COMÉDIE EN TROIS ACTES. — 1661.

PERSONNAGES.

**SGANARELLE**, frère d'Ariste.  
**ARISTE**, frère de Sganarelle.

**ISABELLE**, sœur de Léonor.  
**LÉONOR**, sœur d'Isabelle.  
**VALÈRE**, amant d'Isabelle.  
**LISETTE**, suivante de Léonor.

**ERGASTE**, valet de Valère.  
**UN COMMISSAIRE.**  
**UN NOTAIRE.**  
**DEUX LAQUAIS.**

La scène est à Paris dans une place publique.

A

MONSIEUR

**LE DUC D'ORLÉANS**

FRÈRE UNIQUE DU ROI.

MONSIEUR,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées: il n'est rien de si grand et de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange; et quelques-uns pourront bien dire, pour en exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de diamants sur une statue de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, Monsieur, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, et que l'honneur que j'ai d'être à Votre Altesse Royale m'a imposé une nécessité



Sganarelle et Ariste.

absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte; et les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé, Monsieur, dédier une bagatelle à Votre Altesse Royale, parce que je n'ai pu m'en dispenser; et si je me dispense ici de m'étendre sur les belles et glorieuses vérités qu'on pourrait dire d'elle, c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses; et tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'est de justifier mon action à toute la France, et d'avoir cette gloire de vous dire à vous-même,

Monsieur,  
 avec toute la soumission possible, que je suis

De Votre Altesse Royale,  
 le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur,  
 MOLIÈRE.